



***Le pardon selon les trois traditions monothéistes***  
**Comptes rendus et texte de la soirée du 18 février 2010**

Le 18 février 2010, le Centre culturel chrétien de Montréal invitait des membres des communautés chrétienne, juive et musulmane à réfléchir sur une valeur commune : le pardon. Trois panélistes, soit Marc-Alain Wolf, psychiatre, Bruno Demers, théologien, et Karim Ben Driss, sociologue, furent invités à exposer comment le pardon est présenté et vécu dans leur propre religion. Trois facettes du pardon furent abordées plus en profondeur par ces intervenants : la relation qu'il implique entre l'individu et Dieu, entre l'individu et l'autre, et entre l'individu et lui-même.

**Marc-Alain Wolf** est psychiatre à l'Institut Douglas et professeur au Département de psychiatrie de l'Université McGill. Il s'intéresse particulièrement au judaïsme, sa religion, et au pardon. Il a publié plusieurs livres, notamment un sur le mysticisme juif et un autre où il propose une lecture psychologique de la Bible. Il a aussi écrit un roman intitulé *Kippour*, publié en 2006 aux Éditions Triptyque.

**Bruno Demers** est un dominicain. Professeur à l'Institut de pastorale des Dominicains, il détient un doctorat en théologie de l'Institut catholique de Paris et un DEA de la Sorbonne. Il a écrit plusieurs articles, notamment sur le dialogue interreligieux et la relation entre religion et modernité.

**Karim Ben Driss** détient un doctorat en sociologie. Il est un spécialiste du monde arabe et de la spiritualité musulmane, plus particulièrement de la spiritualité soufie. Il est le directeur-fondateur de l'Institut soufie de Montréal, directeur de département à l'Institut culturel inuit Avataq, en plus d'être chercheur invité à la Chaire de recherche du Canada *Islam, pluralisme et globalisation*.

## Marc-Alain Wolf sur le pardon dans le judaïsme

Un résumé de Mathieu Lavigne

### Éléments d'introduction

D'entrée de jeu, Marc-Alain Wolf souligne que le pardon dans le judaïsme prend ses origines dans la Bible. La fête de Kippour, qui est la fête du pardon, le célèbre comme il est écrit dans le Lévitique : « En ce jour, Dieu vous accordera le pardon afin de vous purifier. » Aujourd'hui, la prière dans les synagogues lors de cette fête commence ainsi : « Oui, j'en prends la résolution, je pardonne à ceux qui m'ont causé du tort, qu'ils l'aient fait sous la contrainte ou de plein gré, par inadvertance ou délibérément, qu'ils m'aient nui par leurs propos ou par leurs actes, à tous, quels qu'ils soient, je pardonne. Que personne ne subisse Ta rigueur à cause de moi. »

Il y a dans le judaïsme, comme le relève ce panéliste, deux aspects indissociables qu'il faut toujours considérer : l'aspect individuel et l'aspect communautaire. Ainsi, le pardon accordé au cours de la fête de Kippour est à la fois personnel et collectif. Pour faire l'expérience des deux types de pardon, l'individu doit répondre à deux obligations : pour obtenir le pardon individuel, il doit se repentir, reconnaître ses péchés, ressentir du regret, vouloir changer; pour pouvoir partager le pardon collectif, il doit se sentir lié à la communauté, et plus ce lien est fort, plus l'absolution obtenue par la médiation de la communauté est importante.

La question du pardon est double : il y a le pardon que l'on cherche à obtenir, puis celui que l'on donne. Dans le judaïsme, affirme Marc-Alain Wolf, on insiste beaucoup sur le pardon que l'on demande, et moins sur celui que l'on donne. On insiste sur le repentir, la transformation de soi, sur ce qui est appelé en hébreu la *tehouva*. Le pardon est donc un cheminement, il faut s'engager pleinement dans le pardon. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas d'hommes dans la religion juive dont le rôle est d'accorder le pardon, du moins de nos jours, car à l'époque biblique, le prêtre pouvait donner une « parole de pardon » qui se résumait à ces quelques mots : « Tu es pur, tu peux revenir dans la communauté. » Ces mots prononcés par le prêtre suffisaient alors pour être pardonné.

Il y a aussi dans les rituels qui entourent la mort, une place qui est faite au pardon et qui souligne l'importance qui lui est accordée dans le judaïsme. Les proches entourant le mourant doivent lui pardonner, mais aussi l'aider à demander pardon à Dieu. Et plus tard, lorsque le mort est dans son cercueil, chacun doit, à tour de rôle, s'approcher et lui demander pardon.

Comment distinguer les fautes à l'égard de Dieu des fautes à l'égard de l'homme? De prime abord, cette distinction semble assez simple : tout ce qui porte préjudice matériel ou moral à mon prochain, de même que toute offense verbale qui lui est faite, constituent une faute à l'égard de l'homme; les transgressions des interdits et des commandements rituels, l'idolâtrie et le désespoir appartiennent aux fautes commises à l'égard de l'Éternel. Ne pas respecter le Sabbat et les lois alimentaires, ou encore ne pas croire dans le triomphe du bien et ne rien placer au-dessus de l'argent et même de l'art constituent des offenses à Dieu, des fautes qu'efface le Jour du Pardon si l'individu se repent.

### **Moïse Maïmonide (1138-1204) sur le pardon**

Une fois données les grandes lignes de la conception juive du pardon, le psychiatre Marc-Alain Wolf s'attarde aux propos de Moïse Maïmonide sur cette question afin de l'approfondir davantage. Médecin, philosophe, Maïmonide est un personnage majeur du judaïsme. Il est reconnu pour avoir étudié toute la tradition orale juive afin de fixer les règles de la pratique de cette religion. Encore aujourd'hui, ses écrits dans ce domaine forment le socle de la loi rabbinique.

Maïmonide rappelle que tous ceux qui, par leurs actes, méritent d'être condamnés à mort ou encore à la flagellation par le Grand Tribunal, ne seront pardonnés ni par la mort, ni par la flagellation, mais bien par la contrition et le repentir. Maïmonide souligne ainsi toute l'importance de la repentance, de la *techouva*; on ne pardonne qu'à ceux qui en manifestent sincèrement le souhait et qui réparent leurs torts. Le repentir permet le pardon de presque tous les péchés. D'ailleurs, il est interdit de rappeler la méchanceté d'un méchant qui, à la fin de son existence, s'est repenti. Maïmonide rappelle que la tradition juive ne repose pas seulement sur la Bible; elle repose aussi sur la tradition orale consignée dans le Talmud. Il est intéressant de noter que dans le Pentateuque, soit les cinq livres de Moïse, il est bien écrit que l'on doit pardonner lors du jour de Kippour, mais le devoir de se repentir n'est quant à lui inscrit nulle part. Cette condition du pardon a donc été introduite par la tradition orale.

Maïmonide propose aussi une démarche pour ceux qui ont péché contre autrui et qui désirent obtenir le pardon. Pour cet auteur du Moyen Âge, quelqu'un qui a blessé ou volé son ami ne sera pas pardonné tant qu'il n'aura pas rendu à son ami ce qu'il lui doit et tant que ce dernier ne lui aura pas pardonné. Et même si le fautif n'a fait que maltraiter son ami par la parole, il doit

quand même aller lui demander son pardon et essayer de le toucher. Si son ami refuse de lui pardonner, il doit alors lui envoyer trois hommes qui sont capables de demander le pardon à sa place. Si le pardon est toujours refusé, le fautif doit à nouveau envoyer trois hommes, puis encore trois autres advenant un autre refus. Si le pardon est refusé pour une troisième fois, le fautif cesse alors de le demander, car par ce nouveau refus, l'offensé s'est lui-même installé dans la position du pécheur.

Sur la dimension collective du pardon, Maïmonide rappelle que le sacrifice du bouc lors de la fête de Kippour, soit le bouc émissaire qui était chargé des péchés d'Israël par le Grand Prêtre à l'époque du Temple, permet le pardon de tout le peuple juif, par opposition au rituel particulier, au pardon individuel que les fautifs doivent obtenir auprès de la personne lésée. Ce sacrifice devait permettre le pardon de tous les péchés de la Torah, qu'ils soient graves ou légers, conscients ou inconscients, mais ceci, précise Maïmonide, à condition que le peuple se repentisse.

### **Emmanuel Lévinas (1906-1995) sur le pardon**

Après avoir traité des sources de la conception juive du pardon à l'aide des écrits de Maïmonide, un penseur du XII<sup>e</sup> siècle, Marc-Alain Wolf aborde maintenant cette question à partir des réflexions plus contemporaines d'Emmanuel Lévinas, un philosophe français d'origine lituanienne qui fut l'élève d'Husserl et de Heidegger et qui a notamment écrit sur le Talmud. Lévinas a produit au début des années 1960 une lecture talmudique sur la question du pardon qui fut publiée aux Éditions de Minuit dans le livre *Quatre lectures talmudiques* et dont le panéliste a exposé les grandes lignes.

« Les fautes de l'homme envers Dieu sont pardonnées lors du Jour du Pardon; les fautes de l'homme envers autrui ne lui sont pas pardonnées lors du Jour du Pardon, à moins que, au préalable, il n'ait apaisé autrui... » Lévinas débute sa lecture par cette citation du Talmud sur le pardon, pour ensuite en donner son interprétation. Selon Lévinas, le Jour du Pardon ne permet pas d'obtenir le pardon pour les fautes commises envers Dieu de façon magique, le Jour du Pardon n'apporte pas le pardon par sa vertu propre; il ne peut être séparé de la contrition, de la pénitence, de l'abstinence, de jeûnes, bref, d'un engagement intérieur. Cet engagement intérieur passe aussi par la prière, prière collective ou rituelle, donc par des formes objectives, extérieures, comme l'étaient les sacrifices pratiqués à l'époque du Temple; il y a interdépendance de l'intérieur et de l'extérieur.

Selon ces enseignements de la tradition orale juive, mes fautes commises à l'égard de l'Éternel seront donc pardonnées le jour de Kippour si je m'engage intérieurement et extérieurement à changer, si je m'engage pour le Mieux. On pourrait donc dire, remarque Lévinas, que mes fautes à l'égard de Dieu sont pardonnées sans que je dépende de Sa bonne volonté. Dieu est en un sens *l'Autre* par excellence, l'absolument *Autre*, et néanmoins, son pardon ne dépend que de moi : l'instrument du pardon est entre mes mains. Par contre, dit Lévinas, le prochain, mon frère, l'homme, le « petit *autre* » est, en un certain sens, *plus autre* que Dieu, car pour obtenir son pardon le Jour du Kippour, je dois au préalable obtenir qu'il s'apaise. Je dépends donc de cet *autre* qui pourrait désobéir à la tradition juive et me laisser à tout jamais impardonné.

On pourrait s'en tenir là, dit Lévinas. On pourrait en conclure, un peu hâtivement, que le judaïsme place la moralité sociale plus haut que les pratiques rituelles. Cependant, le fait que le pardon des fautes rituelles, des fautes envers Dieu, ne dépendent que de la pénitence, et par conséquent exclusivement de moi, projette peut-être un jour nouveau sur la signification des pratiques religieuses dans le judaïsme. Peut-être que les maux qui doivent se guérir à l'intérieur de l'âme, sans le secours d'autrui, sont précisément les maux les plus profonds. La transgression rituelle, la faute envers Dieu, serait celle dont le pardon requiert toute ma personnalité, œuvre de *techouva*, de repentir, de retour, œuvre à laquelle personne ne peut se substituer. Être devant Dieu, affirme Lévinas, équivaldrait à une mobilisation totale de soi. La transgression rituelle me détruirait plus profondément que l'offense faite à autrui; qu'un mal exige une réparation de soi par soi, cela mesure la profondeur de la lésion. L'effort que fait la conscience morale pour se rétablir comme conscience morale, la *techouva*, relève à la fois de la relation avec Dieu et d'un événement absolument intérieur.

## **Bruno Demers sur le pardon dans la tradition chrétienne**

Texte intégral

Le pardon est une réalité humaine et même une valeur pour plusieurs d'entre nous. De temps en temps cette valeur est mise de l'avant dans notre culture. On pense à ces offres courageuses de pardon de la part de parents destinées à l'assassin de leur fille ou de leur fils. Il nous revient aussi en tête ce geste du chancelier ouest-allemand Willy Brandt qui, le 7 décembre 1970, en visite en Pologne, sans que cela ne soit prévu, s'agenouille devant le monument qui commémore le soulèvement du ghetto de Varsovie en 1943. Par ce geste, Willy Brandt demandait pardon au nom de tout le peuple allemand pour les horreurs commises par les nazis.

Dans l'Église catholique, on pense à cette offre de pardon de Jean Paul II à Ali Agça qui avait tenté de l'abattre. On pense à ses multiples demandes de pardon aux Juifs, aux Églises orthodoxes, aux Noirs. Il y aurait encore beaucoup d'offres ou de demandes de pardon à faire pour l'Église par rapport aux « erreurs » de l'histoire, plus particulièrement à l'égard des autres traditions religieuses. Je pense que nous partageons tous cette perception. Mais, compte tenu du peu de temps dont je dispose, j'ai choisi ici de vous parler de ce qui est à la source de la vision chrétienne du pardon, c'est-à-dire le pardon tel que Jésus l'a vécu. C'est en regardant les gestes de Jésus Christ que nous pouvons comprendre le don de Dieu, l'accueil que nous en faisons et ce que cela vient changer dans nos rapports entre nous. Cet exemple constitue un idéal qui nous donne encore à penser aujourd'hui.

Je prendrai comme fil conducteur de ma présentation une difficulté que nous avons avec le pardon. En effet, pour plusieurs de nos contemporains, le pardon est dévalué, il est assimilé à un geste de faiblesse : « C'est parce qu'ils n'ont pas le courage de lutter contre l'injustice que les faibles pardonnent! » Or, bien compris, le pardon est un geste de force qui brise la logique de violence qui habite notre histoire humaine et qui ouvre l'avenir.

### **1. Le pardon chez Jésus**

« **Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font.** » (Lc 23,34) Cette parole de Jésus résume toute sa vision. Jésus est cloué sur la croix, il a déjà subi toutes sortes de sévices, il s'apprête même à mourir. À ses pieds, il y a la foule de ceux qui veulent le voir mourir. Depuis longtemps, ceux-ci ont été heurtés par sa prédication et ses gestes d'éclat. Ils ont maintenant leur chance. Jésus est enfermé dans un cercle. Ses ennemis l'assaillent de toute part, il est

apparemment abandonné de Dieu. C'est dans cette situation sans espoir que Jésus prononce cette parole qui ouvre l'avenir : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. » À toutes ces paroles et gestes de haine dont il est la victime, Jésus oppose une autre attitude : il pardonne à ses ennemis et prie Dieu de faire sien son pardon.

Cette offre de pardon de la part de Jésus est en continuité avec plusieurs de ses paroles et actes qui ont été rapportés par les premiers témoins. Devant une femme surprise en situation d'adultère que des gens lui amènent en espérant qu'il la condamne, Jésus dit : « Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. » (Jn 8, 7) Le texte mentionne que les gens se retirèrent l'un après l'autre, à commencer par les plus âgés. Se retrouvant seul devant cette femme, Jésus lui dit : « Je ne te condamne pas : vas, et désormais ne pêche plus. » (Jn 8,11) On pense également à cette belle histoire inventée par Jésus sur un fils qui demande sa part d'héritage et part bambocher de par le vaste monde. Après quelque temps, voilà qu'il revient. « Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié : il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. » (Lc 11, 20) Il nous revient aussi en tête des paroles des Béatitudes : « Heureux les miséricordieux : il leur sera fait miséricorde. Heureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu. » (Mt 5, 7.9)

Pourtant Jésus n'est pas une personne mièvre, douceuse. Il est aussi capable de fermeté dans ses reproches, surtout quand il s'agit des faibles et des pauvres : « Malheureux êtes-vous, scribes hypocrites, vous qui barrez aux hommes l'entrée du Royaume des cieux! Malheureux êtes-vous scribes hypocrites, vous qui versez la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin, alors que vous négligez ce qu'il y a de plus grave dans la loi : la justice, la miséricorde et la fidélité... » (Mt, 23, 13.23) Jésus est même capable d'action énergique, comme quand il chasse les vendeurs du Temple : « Puis Jésus entra dans le Temple et chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le Temple; il renversa les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes. Et il leur dit : “ Il est écrit : Ma maison sera appelée maison de prière; mais vous, vous en faites une caverne de bandits. ” » (Mt 21, 12-13) Jésus a souvent été dur avec ses adversaires. Il l'a été dans la mesure où leur attitude et leur politique exploitaient religieusement ou politiquement le peuple. Mais lorsqu'il s'agit d'une injustice faite à lui-même par ces mêmes adversaires, il pardonne. **Qu'est-ce donc que le pardon dans les paroles et les gestes de Jésus?**

## 2. Ce que le pardon n'est pas

Il importe tout d'abord d'éliminer certaines images qui nous viennent spontanément à l'esprit quand nous entendons parler de pardon et qui laissent entendre que c'est un acte de faiblesse.

Premièrement, le pardon n'est pas **l'oubli**. En effet, souvent on associe le fait de pardonner avec le fait de fermer les yeux sur ce qui vient de se passer parce qu'on ne peut pas faire autrement et qu'on veut avant tout sauvegarder la paix. Dans cette perspective, l'oubli est un acte de faiblesse, il est un refus d'affronter la réalité, ce que n'est pas le pardon. Deuxièmement, le pardon n'est pas **l'indifférence**. Dans l'indifférence, on fuit la réalité. Nul n'a de conviction, chacun fait ce qu'il veut, signifiant qu'aucun lien réel n'existe avec le mal qui nous a été fait, qu'aucune menace précise n'a été proférée. Le pardon n'est pas non plus la **naïveté** prête à tout croire, et en conséquence, à tout effacer. Finalement, le pardon n'est pas **laxisme**, signifiant que le passé n'ayant plus de poids dans une relation, l'avenir n'en aura pas davantage.

Dans chacun de ces cas, cette façon de comprendre le pardon ouvre la porte à une répétition de l'histoire passée : puisque le pardon décrète qu'il n'existe pas de sanction, il donnerait la possibilité aux oppresseurs de continuer leur trafic. Derrière chacune de ces conceptions du pardon, il y a le présupposé erroné que le pardon est un acte de faiblesse.

## 3. Le pardon c'est l'ouverture d'un avenir par rapport à la violence, à la fatalité et à nos limites personnelles

Sur la croix, Jésus mesure l'enjeu de sa condamnation. Il sait de quelle calomnie elle est le fruit, de quel fanatisme elle est la conséquence. Il connaît la logique qui le conduit à un procès et finalement à la mort. Jésus n'est pas un naïf qui ne percevrait que bonnes intentions égarées et malentendus bénins, et il n'est pas indifférent à la qualité des relations sociales. Jésus n'oublie pas. Il connaît les raisons de ses adversaires et les fustige avec fermeté. Jésus ne regrette rien des oppositions qu'il a suscitées, il ne se culpabilise pas d'avoir été trop franc, trop direct. Il ne renonce pas à son choix, il reste fidèle jusque devant les tribunaux. S'il pardonne, ce n'est pas pour signifier indirectement qu'il change d'attitude. Il demeure libre, et c'est parce qu'il ne recherchait en rien son intérêt et le pouvoir qu'il peut pardonner.

**Pardoner, c'est briser la logique de violence des rapports humains.** Pardoner, c'est refuser de faire sienne la logique de l'adversaire. C'est ne pas s'enfermer dans la spirale implacable de la haine qui conduit à un jeu de force reproduisant sans cesse les mêmes errements



et les mêmes violences. Si à l'ironie méchante de ses adversaires, Jésus avait répondu par un acte de puissance, il serait entré dans leur mouvement. Par son pardon, il s'arrache à la répétition de la logique de la violence. Jésus pardonnant accomplit un acte d'espérance, gros d'un avenir possible : il propose à l'adversaire une autre logique. Il offre une nouvelle création, dans l'espérance que l'ennemi lui-même, le malfaisant, fasse sienne la logique nouvelle qui s'ouvre dans son pardon. C'est Jésus, tué injustement, qui pardonne à ceux qui le tuent. Et c'est parce que c'est lui la victime de la haine et de l'injustice que son pardon, qui n'est ni oubli, indifférence ou naïveté, a du poids. En effet, ce pardon représente une puissance d'affranchissement pour celui qui le reçoit, qui entre dans cette logique nouvelle et accepte ainsi de construire l'avenir sur une autre base que celle de sa logique propre qui poussait à la destruction.

**Pardoner, c'est briser la fatalité du passé et ouvrir l'avenir.** Le geste du pardon offre un point de départ affranchi d'un passé de haine et de violence, un point de départ uniquement orienté vers l'avenir. L'histoire est possible à condition que la haine ne réponde pas à la haine, que la justice renonce à être pleinement satisfaite. Seul le pardon, même dans ses formes lointaines, crée une nouveauté de relations qui inaugure une autre histoire. En christianisme, nous croyons que le pardon est le moyen par lequel Dieu change le cours de l'histoire. Dieu défatalise l'histoire en général. Il n'est pas le Dieu du passé, ni même de l'éternel présent, Il se définit plutôt comme le Dieu de l'avenir, de la promesse. Notre histoire est tournée vers un Dieu en avant, qui surgit de l'avenir.

**Pardoner, c'est révéler à l'autre qu'il est plus que ce qu'il pense être.** Dieu défatalise nos histoires individuelles également. Au plan personnel, le pardon est la révélation du fait que nous sommes plus que les actes ou les paroles offensantes dont nous sommes responsables à l'occasion. À l'intérieur de chacun de nous, il y a toujours une zone qui nous échappe et qui souvent nous étonne. C'est à cet endroit mystérieux que nous pouvons découvrir que nous sommes des filles et des fils de Dieu. En pardonnant notre péché comme brisure de relation avec lui, Dieu recrée et renouvelle notre capacité d'aimer.

#### **4. Le pardon est un acte fort**

Le pardon est donc un acte libre et fort. C'est dans cette perspective qu'il faut situer le pardon de Jésus à ceux qui le tuent. Le pardon est un acte fort parce que celui qui pardonne est **lucide**. Il juge que celui qui fait le mal – et ce mal contre lui – est moins humain que lui qui le subit. L'acte

du pardon a pour fin de rompre la fascination du mal, l'« enfermement » du malfaisant en lui-même. Il a pour but de briser le cercle magique dans lequel la communication chavire.

Le pardon est un acte de **liberté**. Il ne se laisse pas dominer par le mal secrété par l'adversaire. Il ne guérit pas la calomnie par la calomnie, la diffamation par la diffamation, le meurtre par le meurtre, la tromperie par la tromperie, bien qu'il ne dénie aucunement la justice et la sanction. Il ne donne pas un laissez-passer pour continuer à agir de manière coupable. Il crée une autre possibilité, celle de la conversion. Il est un appel pour que le mal n'ait pas le dernier mot, il est un acte créateur : accepté, il ouvre à nouveau au malfaisant de façon positive l'intégration au jeu social.

Le pardon est un acte fort surtout parce qu'il est un acte **risqué**. En effet, il est fondé sur l'espérance que la bonté, ouvrant au malfaisant un espace autre que sa logique du mal, le fera accéder à un choix moins inhumain. Celui qui pardonne sait qu'il prend un risque en abandonnant le règlement par la force ou en renonçant à la puissance du droit. Mais il sait aussi que sans ce risque, l'histoire n'a aucun avenir et que la violence se répétera par l'alternance d'opresseurs devenant opprimés et d'opprimés se transformant en opresseurs. Celui qui pardonne se place hors de ce jeu, au risque de sa propre vie. Car le pardon n'est pas l'oubli, il maintient en toute rigueur le passé délictueux; il n'est pas laxisme, il exige la conversion. Si le pardon était oubli ou laxisme, celui qui pardonne ne risquerait pas sa vie. C'est justement parce qu'il prend racine dans la vérité de la victime qu'il dérange l'offenseur ou l'opresseur : accepter le pardon, c'est reconnaître que le point de vue du rejeté révèle la vérité folle de l'opresseur.

## **5. Pardon et lutte pour la justice**

**Le pardon de Jésus n'abolit pas la lutte pour la justice.** L'acte de Jésus est l'acte d'un homme qui a affronté le mal sous toutes ses formes. C'est un pardon qui a du poids parce qu'il n'a pas craint de dire la vérité et de prendre parti : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice. »

**La justice dans la perspective de Jésus ne consiste pas à détruire le malfaiteur, mais à le soustraire à son pouvoir destructeur.** Il ne s'agit pas de laisser le malfaiteur persévérer dans son mauvais vouloir, mais bien de lui ouvrir la possibilité d'une autre relation. Le pardon de Jésus révèle à la fois la profondeur du mal et la hauteur de son espérance. Ni sa parole, ni ses signes, ni son autorité n'ont changé le cœur de ses adversaires. Les Évangiles rapportent la colère de Jésus devant leur obstination. Mais Jésus sait que la puissance n'aura pas davantage de poids.

Elle ne changerait pas leur dureté. Elle pourrait au contraire la justifier. Seul l'acte le plus opposé à cette dureté peut espérer la briser : le pardon.

Le pardon n'est pas une caution donnée à l'opresseur pour continuer à opprimer. Il manifeste que la justice est relative : elle ne peut empêcher le malfaiteur d'être malfaisant, elle ne peut fonder avec lui une relation créatrice. Ainsi, la dynamique du pardon peut habiter toute démarche qui veut établir des relations nouvelles et pas simplement opérer des substitutions de pouvoir.

\*\*\*\*\*

Cette réflexion s'inspire largement des travaux de Christian Duquoc, plus particulièrement de son livre *Jésus, homme libre. Esquisse d'une christologie*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Cerf, 2003.

Bruno Demers, o.p

## **Karim Ben Driss sur le pardon dans la tradition musulmane**

Un résumé de Mathieu Lavigne

« Au nom du Miséricordieux, du Tout Miséricordieux ». Cette formule, comme le souligne Karim Ben Driss, le musulman la prononce avant tout acte, pendant tout acte, et après tout acte. C'est une formule qui lui fait prendre conscience de la présence divine dans toute chose, de la présence miséricordieuse dans toute chose. Le pardon est inclus dans la miséricorde, la miséricorde est incluse dans l'amour et l'amour est incluse dans la présence divine. C'est dans ce contexte que doit être abordée la conception musulmane du pardon, plus particulièrement celle du soufisme qui est une approche mystique de l'islam.

Le pardon est partie intégrante de la compassion, qui est elle-même une dimension extraordinaire de l'intervention divine sur Terre. Malheureusement, note Karim Ben Driss, l'injonction divine est la plupart du temps interprétée comme une injonction normative nous apportant des lois, la Loi divine. Dans le contexte de l'islam, ce qui semble parfois oublié, c'est que cette injonction est avant tout miséricordieuse, que cette injonction est avant tout un acte de pardon, de compassion, et un acte de révélation du divin à l'humain. Une anecdote soufie illustre très bien tout cela. Il s'agit d'un maître soufi des premières heures qui, un jour, croise un homme ivre couché sur le sol invoquant Dieu. Voyant cet homme qui avait de la bave et des saletés autour de la bouche, le maître prit un morceau de tissu pour le nettoyer avant de continuer sa route. Il agit ainsi tant par compassion que par respect pour le nom de Dieu que l'homme invoquait. Le lendemain, à la mosquée, il revoit cet homme et au moment où il l'aperçoit, il entend en lui cette parole : « Tu l'as nettoyé par respect pour nous, et nous avons purifié son cœur par respect pour toi. » C'est dans une telle relation que le pardon va prendre véritablement sens : il s'inscrit ici dans une relation entre l'individu et son Dieu, entre Dieu et l'autre, entre l'individu et l'autre. La compassion de l'un a apporté le pardon à l'autre.

### **Sur la relation entre Dieu et l'homme**

Il faut savoir saisir le langage de Dieu, langage qui a plusieurs attributs. Selon la tradition musulmane, le divin se révèle à nous à travers l'infinité d'attributs qui sont dans Sa création : la pluie qui tombe est un attribut, une fleur qui s'ouvre est un attribut, le pardon, l'amour, la miséricorde, la compassion en sont d'autres. Ce sont les prophètes qui, par leurs enseignements, ont permis à l'humain de prendre conscience de ces différentes dimensions de la présence divine.

Dans le contexte de l'islam, le prophète Mahomet fut envoyé pour parfaire la noblesse du caractère de l'homme, et celle-ci implique le pardon, mais aussi l'amour et la droiture, sans toutefois s'y limiter. L'excellence du comportement de Mahomet montre la voie à suivre : il propose une éthique de l'élévation, et le pardon en est une composante. Plus le musulman s'imbibe de cette pratique, plus il applique ces enseignements, plus il se place à l'écoute du langage de Dieu, plus il prendra conscience des comportements à adopter.

Le véritable « Pardonneur », c'est Dieu, et quoique je fasse comme écart, comme faute, je dois revenir vers Lui en faisant preuve d'humilité, de pauvreté : ces attributs constituent la porte d'entrée vers le pardon. Dieu est toujours prêt à accorder son pardon au pécheur qui se repent, on pourrait presque dire qu'il s'agit là de son « métier », une parole divine disant même : « Si vous étiez tous partis, ou si je vous enlevais de la surface de la Terre, je créerais d'autres humains, faibles et fauteurs, pour que je leur pardonne. »

### **Sur la relation de l'homme envers lui-même**

Dans la spiritualité soufie, le pardon fait partie d'une démarche d'édification spirituelle où le passage par soi-même est important. Dans ce qui est peut-être un écho à Socrate, le Prophète de l'islam affirme : « Celui qui se connaît, connaît son Seigneur. » Dans le contexte du pardon, le passage par soi-même est en fait la capacité à se pardonner soi-même, précise Karim Ben Driss. Dans la perspective soufie, il y a une limite à la culpabilité que je peux ressentir face à une faute commise, sinon, je risquerais de me placer en porte-à-faux avec le divin et le sacré : en affirmant que la faute commise est beaucoup trop importante pour être pardonnée, je présuppose que Dieu n'est pas capable de la pardonner alors qu'Il est le Tout miséricordieux. Dans la pensée soufie, si je me relève après avoir trébuché, c'est comme si je n'étais jamais tombé.

### **Sur l'homme face à ses semblables**

Tant le texte coranique que les versets du Prophète et son comportement montrent l'importance de pardonner à ses semblables. Karim Ben Driss cite ce verset coranique à titre d'exemple : « Qui dépensent en aisance et dans l'adversité, qui dominent leur rage et pardonnent à autrui, car Dieu aime les bienfaisants. La bonne action et la mauvaise ne sont pas pareilles. Repousse le mal par ce qui est meilleur; et voilà que celui contre qui tu avais de l'animosité devient tel un ami

chaleureux. Mais ce privilège n'est accordé qu'à ceux qui endurent et il n'est accordé qu'à celui qui est pourvu d'une grâce infinie.»

Ce conférencier observe que, peu importe la tradition à laquelle nous appartenons, le pardon accordé à autrui n'est pas toujours totalement désintéressé ou pleinement réfléchi; nous pouvons parfois pardonner dans l'espoir d'en retirer quelque chose, des rétributions par exemple, ou même des faveurs divines, ou encore pardonner simplement parce que notre religion le demande. Dans le soufisme, on cherche à ouvrir un autre niveau de rapport au divin à travers le pardon, on cherche à développer un amour inconditionnel, un rapport de gratuité. Dans ce rapport amoureux à l'Être, le pardon prend une tout autre signification. Par exemple, le soufisme va reprendre ce thème de la tradition musulmane : « Trouve soixante-dix excuses à ton ami, avant de lui en vouloir ». Le pardon, à ce niveau, est véritablement éducation spirituelle, et les lumières de l'éducation spirituelle apaisent l'âme, purifient le cœur et rendent la paix possible.

## **Période de questions**

Propos recueillis par Mathieu Lavigne

### **Pardon et médiation**

Lors de la période de questions suivant leurs exposés, les trois panélistes furent invités à réfléchir sur le thème de la médiation dans le pardon.

Pour Bruno Demers, la présence du prêtre dans le sacrement du pardon s'explique possiblement par le principe d'incarnation : Dieu, dans la tradition chrétienne, a décidé de venir habiter notre histoire, il a décidé de se révéler à travers les traits d'un humain, soit Jésus de Nazareth. Dieu est donc passé par un homme pour venir nous pardonner nos péchés, mouvement que perpétue l'Église puisque, lors du sacrement du pardon, le pécheur demandant pardon à Dieu le recevra aussi d'un homme : le prêtre.

De son côté, Marc-Alain Wolf a mentionné dans son exposé qu'à l'époque du Temple, le Grand Prêtre pouvait accorder une « parole de pardon ». Toutefois, lors du Kippour, un autre intermédiaire demeure présent : la communauté. La démarche du pardon est une démarche individuelle, mais lors du Kippour, elle passe aussi par la communauté. La communauté ne donne pas le pardon, mais, à travers les rites et les prières collectives, elle permet à l'individu qui a commis une faute de trouver l'appui nécessaire pour commencer son cheminement vers sa propre intériorité. Cela illustre à quel point les dimensions individuelle et collective sont intimement liées dans la tradition juive.

Karim Ben Driss affirme que la médiation existe aussi en islam, mais que tous les musulmans n'ont pas la même opinion face à celle-ci. Certains la refusent complètement et font de Dieu la source unique, une transcendance; pour ces musulmans, l'humain est face à Dieu sans aucune médiation possible. Cette position radicale entraîne les malheureuses dérives que l'on connaît de l'islam. Par contre, dans le soufisme existe la notion de sainteté, et dépendant de la manière dont on entre en relation avec elle, elle deviendra notre médiation avec Dieu, notamment dans un contexte d'éducation spirituelle à l'aide d'un guide. Une autre conception de la médiation en islam est celle du soufisme maraboutique où l'individu peut se rendre dans un mausolée pour demander le pardon à un maître.

## **Le terrorisme**

Karim Ben Driss a été questionné sur les raisons expliquant pourquoi de nombreux musulmans se tournent vers le terrorisme. Le sociologue commence par rappeler que le terrorisme et l'extrémisme n'existent pas qu'en islam. Selon lui, ce sont des conditions socio-historiques qui font que l'islam, aujourd'hui, se retrouve sur la sellette. L'idéologisation de l'islam, sa politisation à travers une définition transcendante de l'unité divine, refusant ainsi toute médiation, a entraîné l'émergence d'un islam littéralement désenchanté, bâti sur un certain nombre de normes, des normes qui éloignent de l'autre car elles ont tendance à juger l'autre. Les normes existent dans toutes les religions et lorsqu'on se rabat sur ses normes, qu'on soit chrétien, juif, musulman, bouddhiste ou d'une autre religion, on est alors porté à juger l'autre. Karim Ben Driss insiste donc sur l'importance du dialogue avec l'autre, soulignant au passage que le travail interculturel doit viser à trouver des points communs tant au niveau historique, théologique que de l'éducation spirituelle afin de favoriser ce dialogue.

\*\*\*\*\*

Durant son exposé, Karim Ben Driss a partagé sa conception particulièrement intéressante du projet divin : « Certains veulent que tous soient de la même foi, de la même religion; ce n'est pas le projet divin. Le projet divin, c'est d'être soi-même, c'est de prendre ancrage dans sa propre tradition, c'est d'aller vers l'autre, qui est à la fois différent et comme nous. » Les exposés présentés lors de cette soirée et les échanges qui ont suivis permirent aux gens présents d'aller vers l'*autre*, de mieux le comprendre, et de constater que malgré ses différences, il est bel et bien un semblable.